



Gradhiva

Revue d'anthropologie et d'histoire des arts

9 | 2009

Arts de l'enfance, enfances de l'art

Claudie Voisenat (éd.), *Imaginaires archéologiques*

Paris, Fondation de la Maison des sciences de l'homme éditions,
« Cahiers d'ethnologie de la France », n°22, 2008

Emmanuel Grimaud



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/gradhiva/1465>

DOI : 10.4000/gradhiva.1465

ISSN : 1760-849X

Éditeur

Musée du quai Branly Jacques Chirac

Édition imprimée

Date de publication : 2 septembre 2009

Pagination : 205-207

ISBN : 978-2-35744-009-8

ISSN : 0764-8928

Référence électronique

Emmanuel Grimaud, « Claudie Voisenat (éd.), *Imaginaires archéologiques* », *Gradhiva* [En ligne], 9 | 2009, mis en ligne le 03 décembre 2010, consulté le 21 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/gradhiva/1465> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/gradhiva.1465>

Ce document a été généré automatiquement le 21 septembre 2020.

© musée du quai Branly

Claudie Voisenat (éd.), *Imaginaires archéologiques*

Paris, Fondation de la Maison des sciences de l'homme éditions,
« Cahiers d'ethnologie de la France », n°22, 2008

Emmanuel Grimaud

RÉFÉRENCE

Claudie Voisenat (éd.), *Imaginaires archéologiques*, Paris, Fondation de la Maison des sciences de l'homme éditions, « Cahiers d'ethnologie de la France », n°22, 2008

- 1 Depuis les années 1990 et surtout sous l'impulsion de chercheurs anglo-saxons, les aspects sociaux, culturels et politiques du processus archéologique et des méthodes de travail des archéologues font l'objet d'enquêtes ethnographiques de plus en plus nombreuses. Une session du World Archaeological Congress qui s'est tenu à Washington en 2003 était d'ailleurs spécifiquement consacrée aux « ethnographies de l'archéologie ». Ces enquêtes, le plus souvent effectuées par des archéologues, eux-mêmes familiers des méthodes ethnographiques¹, plus que par des anthropologues de formation, partent du postulat que les pratiques archéologiques peuvent être observées et construites en objet anthropologique, au même titre que toute autre pratique culturelle. En cela, l'anthropologie de l'archéologie, au moins la première génération des travaux du genre, ne s'écarte pas des postulats partagés par la sociologie des sciences, à la différence près que les équipes d'archéologues orchestrent le plus souvent elles-mêmes la collaboration ou l'ouverture au regard anthropologique sous la forme d'une archéologie qui se veut de plus en plus « réflexive² ». Tout se passe comme si un nouveau contrat épistémologique s'était ainsi noué entre archéologues et anthropologues sur un mode très différent de celui imposé par plusieurs décennies d'ethno-archéologie, autour de la « chose » archéologique, dans le but de produire une « méta-analyse » de la fouille, de ses techniques et de ses implications sociétales.

- 2 Le chantier ouvert par l'équipe du Lahic ne se situe pas tout à fait sur la même ligne. Même si son ambition est d'ouvrir à sa manière une autre voie et de renouveler le regard anthropologique sur l'archéologie, c'est essentiellement en prenant pour objet *énigmes, mystères, passions et controverses* – au moins dans ce premier volume, car plusieurs volumes sont annoncés. Ces thèmes dépassent largement le cadre des colloques scientifiques ou des chantiers de fouille, et constituent parmi les principales modalités de présence des objets archéologiques dans l'espace public. Regroupées sous l'intitulé « Imaginaires archéologiques », les études rassemblées par Claudie Voisenat ont pour principal intérêt de tenter de construire en objet tout ce que les archéologues un peu sérieux auraient *a priori* tendance à écarter, le reléguant au rang des pratiques d'amateurs, trop souvent synonymes de « délires » interprétatifs et d'archéologies « sauvages ». Les auteurs de ce volume entendent en effet aborder l'archéologie par ses marges, en donnant la parole à tous ceux, gardiens de sites, découvreurs, mais aussi intellectuels, écrivains, ou simples visiteurs et curieux, qui ont alimenté, contribué à construire, voire carrément mis au point des petites « machines à fabriquer des énigmes » (et parfois à ne pas les résoudre), orchestré des mystères sans qu'on sache vraiment comment, ou stimulé des controverses, dans l'orbite de l'archéologie, aux alentours d'un site ou d'un soi-disant « trésor ». D'ailleurs, Voisenat rend compte dans une très belle enquête à la sous-direction de l'Archéologie de la manière dont les lettres et les voix un peu dérangeantes qui font part d'interprétations, de demandes insolites ou de projets de fouille rocambolesques sont immédiatement classées dans un dossier appelé les « hétéroclites ». On y trouve des lettres parfois touchantes au président de la République ou à un ministre, des projets de fouille d'amateurs qui traduisent toute la passion suscitée par la quête de trésors, et tout un ensemble d'écrits qui relèvent en grande partie de ce que Claudie Voisenat appelle le modèle « para-archéologique », dont la particularité est « de se calquer sur le modèle scientifique et de tenter d'en respecter les normes, réelles ou supposées (écritures de mémoires, présence d'un appareil critique, de bibliographies), selon des modalités variables en fonction du capital culturel de l'auteur mais dénotant toujours une volonté de se situer sur le terrain de la science ». (Voisenat : 92-93). L'auteure a sans doute bien raison de s'interroger sur le sens de ce geste de l'administration qui consiste à ne pas donner suite aux « hétéroclites » (dans toutes leurs variantes, y compris ésotériques), sans toutefois les ignorer vraiment. Mais l'intérêt d'un tel projet ne se réduit pas à faire l'inventaire des voix réprimées ou des imaginations refoulées par l'archéologie « officielle ». On trouve dans ce volume des analyses fouillées des quêtes mystiques et très personnelles de Georges Bataille à Lascaux (Daniel Fabre) ou de Marcel Griaule chez les São légendaires (Gaetano Ciarcia) ou encore des expériences artistiques aussi marginales que fascinantes comme l'invention par l'artiste Marc Pessin de la civilisation « pessinoise » (Jean-Pierre Chambon). Si les archéologues n'ont pas le monopole de la chose archéologique, les auteurs de ce volume le démontrent bien : les objets archéologiques sont muets, ambigus et, pour exister, ils ont besoin d'être continuellement orchestrés, accompagnés et, quand il s'agit de faire parler les objets, il n'est pas rare de voir de simples hypothèses ou scénarios plus ou moins plausibles passer pour des vérités. Il y a des moments et des conditions favorables, où les paroles, les discours, les récits, les fictions, voire les falsifications s'emballent. Face aux énigmes, l'archéologie « scientifique » est obligée de se battre, et même parfois à l'intérieur de ses propres rangs, au nom de la Raison, contre de vieux démons toujours bien présents, la résurgence de mythes locaux, le sens commun ou les élucubrations

d'une imagination qui a constamment besoin d'être contrôlée et dont l'archéologie, plus que toute autre science, n'est jamais à l'abri puisqu'elle en a en grande partie besoin pour produire des effets de connaissance (voir l'article de Pierre Lagrange sur l'Atlantide). Dans ce contexte, il n'est pas rare que l'on assiste, sans pouvoir trouver d'explications ou d'auteurs bien identifiables, à d'étonnantes accumulations de couches d'énigmes inextricables, comme autour du trésor de Rennes Le Château : devenu « mythique, polysémique, intemporel, le trésor se renouvelle telle une hydre tentaculaire, et fait sens de tous les imaginaires, puisant aux sources savantes et populaires, explorant tous les domaines du religieux et du paranormal » (Amiel : 82). Reste à savoir quelle méthode suivre lorsqu'on cherche à démêler ces couches et à rendre compte des transmutations qu'un objet ou une présence doivent subir pour devenir des « énigmes ». Est-ce que les énigmes archéologiques obéissent ou non à des figures imposées, des scénarios ? Les controverses archéologiques sont-elles condamnées à réitérer le grand partage entre une raison scientifique (pas toujours très sage) d'un côté et une imagination (pas toujours délirante) de l'autre ? L'archéologie serait-elle vouée à être cooptée par des imaginations au pluriel ? Et pourquoi, presque toujours, une énigme en chasse-t-elle une autre ? On peut regretter finalement l'usage ici du concept d'« imaginaire », peut-être un peu trop flottant, là où ce qui se donne à voir est bien au contraire, comme le décrivent si bien les auteurs, des processus à rebondissements, à la fois dynamiques et passionnels, où des désirs herméneutiques se heurtent à une matérialité indicielle parfois débordante, rarement bavarde mais souvent malléable, et sur le chemin rencontrent d'autres désirs soumis à des contraintes différentes ou qui puisent à d'autres répertoires de références. La notion d'*énigme* constituant le principal point d'entrée du volume, celui-ci est riche en études de cas, en « biographies d'énigmes », et l'on pourrait s'amuser, dans chaque situation décrite, à montrer comment la filature des énigmes permet au fond de dépasser la vieille opposition entre l'objet et l'imaginaire au profit de jeux plus complexes.

- 3 Des profondeurs énigmatiques ne cessent de se creuser ou de se modifier au gré des controverses. Et il ne fait aucun doute que moins les objets sont lisibles ou plus les réseaux d'indices se compliquent, plus les énergies mises à les décrypter se multiplient, et plus les passions se déchaînent et les débats sont virulents. Il est difficile de faire honneur ici à l'ensemble des articles de ce volume, mais notons que les expérimentations de Marc Pessin autour de la civilisation pessinoise qu'il a inventée et dont il exhume lui-même les objets valent à elles seules le détour. Le processus archéologique se trouve alors mis en abyme dans une « méta-fouille » qui place celui qui manie la truelle autant que le visiteur dans une position inédite, et qui n'est peut-être pas si éloignée du choc « ontologique » vécu par Georges Bataille alors qu'il explorait la grotte de Lascaux et cherchait les sensations de l'apparition primitive. L'aventure de Bataille permet en effet de parcourir le chemin qui conduit de la surenchère des interprétations (visible dans la plupart des autres cas décrits ici) à la « résistance à l'acte herméneutique lui-même » (Fabre : 163), dont on peut se demander si elle n'est pas finalement le signe d'une expérience archéologique réussie. « Il n'est sans doute au monde d'autre image aussi lourde d'horreur comique », écrit Bataille à propos de la scène du puits de Lascaux ; « au surplus, en principe, inintelligible. Il s'agit d'une énigme désespérante, avec une risible cruauté, se posant à l'aurore des temps. Cette énigme, il ne s'agit pas vraiment de la résoudre. Mais, s'il est vrai que nous manquons les moyens de la résoudre, nous ne pouvons nous dérober ; elle est inintelligible sans doute, elle nous propose du moins de vivre dans sa profondeur. »

NOTES

1. Voir Matt Edgeworth, *Acts of Discovery: an Ethnography of Archaeological Practice*, British Archaeological Report, Oxford, Archaeopress, 2003.
 2. Voir les expériences de Ian Hodder en Turquie, notamment : Ian Hodder, éd., *Towards Reflexive Method in Archaeology: the Example at Çatalhöyük*, Cambridge, McDonald Institute for Archaeological Research, 2000.
-

AUTEURS

EMMANUEL GRIMAUD

e2mgrim@yahoo.fr